

**Estudis
de lingüística i filologia
oferts a
ANTONI M.
BADIA I MARGARIT**

II



BIBLIOTECA
**ABAT
OLIBA**
S

DEPARTAMENT DE FILOLOGIA CATALANA
(UNIVERSITAT DE BARCELONA)
PUBLICACIONS DE L'ABADIA DE MONTSERRAT

DIALECTOLOGIE ET ANALYSE SYNTAXIQUE: SUR LE COMPLÉMENT PRÉPOSITIONNEL EN OCCITAN

Le syntagme prépositionnel amené par un verbe ou un groupe verbal et que d'aucuns qualifient de complément secondaire (Dubois et Dubois-Charlier, 1970, 82-83; ex.: français *le voisin donne un fruit à sa fille*, occitan *lo dròlle es tornat de Tolosa* «l'enfant est revenu de Toulouse») est, comme chacun sait, un objet grammatical conjectural. S'agissant de sa nature, le débat, finalement, reste ouvert entre ceux qui l'identifient à partir de critères sémantiques (par ex. complément circonstanciel de lieu, de temps, de manière, etc.) et ceux qui s'efforcent de le définir d'une manière purement formelle, en prenant en considération sa «position» par rapport au verbe ou au groupe verbal: fr. *l'enfant fait ses devoirs à la maison*, occitan *lo Pèire trena una desca per sa vesina* «Pierre tresse une corbeille pour sa voisine», énoncés dans lesquels **à la maison** et **per sa vesina** sont réputés compléments secondaires des verbes *fait* et *trena*, par opposition à *ses devoirs* et à *una desca*: ceux-ci, pour simplifier et aussi pour respecter une certaine symétrie terminologique, nous les appellerons compléments premiers, rappelant au passage, d'une part que la complémentation par eux exercée par rapport au verbe n'exige aucun intermédiaire relationnel, d'autre part qu'ils ont statut de constituants obligatoires (= compléments d'objet direct dans la terminologie traditionnelle). Précisons que l'absence d'un complément premier du verbe (cas des formes intransitives ou d'emploi absolu) ne change rien à la qualité de compléments secondaires des groupes prépositionnels qui ici nous occupent — et à cet égard sont bien des compléments secondaires *de Lyon* et *dins l'ostal* dans respectivement fr. *le professeur vient de Lyon* ou occ. *lo dròlle legis dins l'ostal* «l'enfant lit dans la maison».¹

1. La distinction entre complément premier et complément secondaire se recoupe aussi et partiellement avec celle qu'observe la grammaire traditionnelle entre complément d'objet di-

Une grammaire occitane de référence, en l'occurrence celle de Louis Alibert, consacre un développement de deux pages et demie au complément prépositionnel (Alibert, 1976, 308-311): compte tenu des conceptions qui prévalaient à l'époque où fut écrit ce livre, le classement proposé est à dominante fortement sémantique. Quant aux ouvrages visant à une analyse des mécanismes intrinsèquement grammaticaux, celui de Robert Lafont, *La phrase occitane*, dans une grande fidélité aux présupposés «guillaumiens» de son auteur, privilégie les concepts d'incidence et de mouvement syntaxique, qu'il met en oeuvre pour l'étude des prépositions en tant qu'outils de subordination:

Restent les outils relationnels qui viennent soutenir ce fonctionnement [de la langue]. Nous allons les étudier, mais nous voyons déjà qu'ils vont se grouper en deux catégories sans communication: les outils de coordination; les outils de subordination, valables pour l'expression du mouvement syntaxique et des incidences (LAFONT, 1967, 296).

Dans le présent travail, nous utiliserons pour l'essentiel la carte n.° 1188 du volume IV de notre *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*,² intitulée (UN COUP DE PIED) AU CUL; (IL EST TOMBÉ) SUR LE CUL. Ce titre indique qu'en fait deux signifiants sont pris en compte, celui de «au cul» et celui de «sur le cul», dans les contextes respectifs «(il a reçu) un coup de pied» et «il est tombé».³ Du point de vue des conditions de l'enquête, signalons qu'il était demandé aux informateurs de donner une traduction directe et spontanée des énoncés susdits. Il va de soi que «un coup de pied au cul» peut à chaque instant impliquer un verbe ou un groupe verbal, comme le «il a reçu...» de la question, mais aussi «je vais te flanquer...», ce qui fait de «au cul» un vrai complément second. Nous allons en premier lieu examiner pour l'un et l'autre leur structure apparente et leur répartition dans l'espace.

rect et complément d'objet indirect. D'autre part, nous nous abstenons d'évoquer dans ce travail les problèmes posés par «l'effaçabilité» des compléments prépositionnels et par la dichotomie «complément de verbe / complément de phrase».

2. Cet ouvrage sera désormais désigné par son abréviation habituelle, ALLOc. Pour les références v. bibliographie finale.

3. Ces contextes sont implicitement ou partiellement pris en compte par la carte elle-même. Pour «il est tombé» v. RAVIER, 1993, carte 1151 TÊTE; IL EST TOMBÉ SUR LA TÊTE qui donne pour tous les points les réalisations du groupe verbal en question.

I) «AU CUL» < «(UN COUP DE PIED) AU CUL»

L'occitan met en jeu dans ce cas des opérateurs grammaticaux qui sont tous des prépositions. Dans le domaine considéré, trois d'entre eux interviennent, soit *per*, *a* et *dins*, ce qui, après application à la séquence préposition + article défini, des règles morphophonologiques amène *pel* < *per lo*, *per le*, *al* < *a lo*, *a le* et *dins lo*, *dins le*. Trois «constructions» sont donc possibles:

- (1) (*un còp de pè*) **pel cuol** (littéralement «par le cul»)
- (2) (*un còp de pè*) **al cuol** (= «au cul»)
- (3) (*un còp de pè*) **dins lo (le) cuol** (= «dans le cul») ⁴

La carte révèle une répartition spatiale qui se traduit par l'existence de quatre aires dans le domaine considéré:

A) une grande aire centrale, massive, qui représente environ les deux tiers du domaine, dans laquelle est constant le type 1 *pel cuol*: le territoire correspondant s'étend du sud du Périgord aux frontières départementales Haute-Garonne/Ariège, Haute-Garonne/Aude et Tarn/Aude, avec un appendice dans les portions les plus méridionales de l'Ariège et de l'Aude (points 09.32 Mérens-les-Vals, 09.33 Quérigut et 11.22 Rodome).

B) deux aires caractérisées par la préférence donnée au type 2 *al cuol*: l'une est d'implantation occidental-septentrionale (Périgord et Bordelais) alors que l'autre, dans la partie opposée du domaine, occupe la frange languedocienne occidentale et englobe la plupart des points ariégeois de l'atlas, avec un débordement en Haute-Garonne (point 31.21, qui est le village de Maurressac, localité des confins gascono-languedociens, dont le parler est marqué par quelques phénomènes idiomatiques interférentiels).

C) une aire restreinte, à cheval sur les territoires départementaux de l'Ariège et de l'Aude, dont les parlers ont opté pour le type 3 *dins lo (le)cuol*, dont on voit par son implantation qu'il est nettement minoritaire.

Le fait que les répartitions géolinguistiques apparaissent avec netteté ne doit cependant pas nous empêcher de nous interroger sur la réalité de certains comportements langagiers.

4. Pour la dualité *lo / le* [lu, le] du déterminant en Languedoc occidental v. RAVIER, 1978, carte 1. Pour la Gascogne se reporter à Jean SÉGUY, *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne, passim*.

À cet égard, on observe que dans la grande aire A, le type dominant *pel cuol* a été à plusieurs reprises obtenu sur suggestion de l'enquêteur, soit seul (par ex. aux points 11.02, 11.03, 46.17, 46.21, 47.11), soit après qu'un autre type ait été en première instance donné par le témoin (par ex. à 12.02 l'informateur a d'abord répondu par le type 2 *al cuol*, puis il a fourni le type 1 *pel cuol* qui lui était en fait suggéré; v. aussi les points 31.12, 31.32, 47.32, 81.35, 82.13, 82.22, 82.24: même situation qu'à 12.02; à 19.01: première réponse par le type 3 *dins lo cuol*, deuxième réponse sur suggestion par le type 1).

Ces constatations nous permettent donc d'affirmer que la forte domination du type 1 ne l'empêche pas ici ou là de ne pas se trouver pas en disponibilité de premier rang. Ce polymorphisme syntaxique est-il ancien dans les localités qui le connaissent? Il est difficile de le dire.

II) «SUR LE CUL» < «(IL EST TOMBÉ SUR) LE CUL»

Les opérateurs grammaticaux prépositionnels sont ici encore mis normalement en jeu, dans le cas particulier *de* et *sus*, ce qui nous permet de compléter la liste de la section I par:

(4) (*es tombat*) **de cuols** (littéralement «de culs»: à la différence du français, pluriel phonétiquement sensible en occitan dans une grande partie du domaine, ainsi que cela a été plus haut indiqué; le problème posé par l'effacement de l'article défini et par la pluralité du substantif sera examiné plus loin);

(5) (*es tombat*) **sul cuol** < ***sus lo (le) cuol** (littéralement «sur le cul»).

Le faciès géolinguistique est bien plus simple que celui qui vient d'être évoqué à propos des signifiants de «au cul».

Le domaine est occupé majoritairement par le type *de cuols*. Et, partageant cette grande aire en deux portions, une aire transversale d'orientation est-ouest / sud-ouest dans laquelle prévaut le type *sul cuol* «sur le cul».

Avant d'aller plus loin, attirons l'attention du lecteur sur le fait que la portion la plus septentrionale de notre grande aire *de cuols* appartient à une zone caractérisée par l'amuissement des consonnes finales (traitement de type arverno-méditerranéen et gallo-roman «français»: Bec, 1973, 18-20 et 1986, 52-56; Ravier, 1991, 96-99), par opposition au reste du domaine qui a préservé ces mêmes consonnes finales, la limite entre les deux zones se situant un

peu au midi de la vallée du Lot. On est fondé dans ces conditions à se demander si le substantif dans la zone concernée est vraiment de nombre pluriel: la réponse ne fait aucun doute, il s'agit bien d'un pluriel ainsi que le montre la continuité entre le secteur dans lequel le démantèlement du consonantisme final est chose normale et celui dans lequel il ne s'est pas produit.

Il importe maintenant de s'interroger sur les caractéristiques proprement syntaxiques des signifiants auxquels est consacrée la présente contribution.

Des locutions telles que *al cuol*, *dins lo (le) cuol* d'une part, *sul cuol* d'autre part ne posent guère de problèmes. Faisons d'abord remarquer que l'emploi d'outils prépositionnels comme *a* ou *dins* (et même *sus*) semblent, du point de vue sémantique, mettre l'accent sur la partie du corps concernée et le faire en tant qu'il s'agit de *l'endroit précis de l'action*: bref, on se trouverait ici encore —et plutôt— dans la sphère de ce que les grammaires traditionnelles réputent complément circonstanciel de lieu. Néanmoins, du point de vue représentationnel, *a* paraît suggérer la destination, plus précisément la direction vers, ce que n'implique pas nécessairement *dins*: en d'autres termes, on aurait ici une amorce d'opposition entre l'action vue dans son déroulement (*a*: le trajet du pied vers le postérieur) et l'action considérée à son point d'aboutissement (*dins*: le coup de pied a atteint le derrière), en bref opposition entre un donné plutôt dynamique et un donné plutôt statique («l'approche d'une limite et coïncidence avec cette limite», pour reprendre ce que Lafont dit de *a*, qui, lui, réunit les deux aspects: Lafont, 1967, 301).

Une mise en oeuvre brutale de la procédure de déplacement serait très problématique, dans tous les cas reconstruirait vite les limites de l'acceptabilité sinon de la grammaticalité —et on éprouve effectivement des réticences à dire: *al cuol* ou *dins lo cuol a reçauput un còp de pè*.⁵ Cette difficulté à pratiquer l'inversion pure et simple est, du reste, la même pour tous les compléments prépositionnels étudiés dans le cadre du présent travail, étant précisé que le problème change évidemment de nature si les faits sont appréciés par rapport à la recherche d'un effet stylistique très particulier ou jugés en fonction d'un passage de la phrase à la forme emphatique, mais dans de tels cas le prosodème «pause après *al cuol*» est, comme chacun sait, absolument indispensable, d'où *al cuol, a reçauput un còp de pè* [al'kju | aresaw'pytɣ̃kodde'pɛ].

Il apparaît également que le détachement accompagné de traitement cataphorique du complément premier semble beaucoup mieux tolérée et paraît,

5. C'est le problème de la déplaçabilité du complément dit circonstanciel qui est ici posé une fois de plus: pour le français v. DE BOER, *Syntaxe du français moderne*, Leyde, 1954, § 40.

sur le plan sémantique, renforcer l'effet de spatialisation-localisation impliqué par *a* ou *dins*: *al cuol* ou *dins lo cuol*, *l'a reçauput lo còp de pè* ou *al cuol*, *n'a reçauput un còp de pè* et même *al cuol*, *n'a reçauput un de còp de pè*.

S'agissant des exemples immédiatement précédents, il est clair que c'est bien en direction du postérieur à l'exclusion de tout autre partie du corps que le coup de pied a été administré et c'est bien «dans le cul» ou «au cul» qu'il a été reçu. Le résultat est identique avec la cataphore du complément premier, le complément secondaire restant à sa place initiale: *l'a plan reçauput lo còp de pè al cuol* ou *dins lo cuol*; il en est de même avec traitement anaphorique mettant en cause le même complément premier: *un còp de pè, n'a reçauput un al cuol* (mais aussi: *al cuol, un còp de pè n'a reçauput un*).

Occupons-nous maintenant du type *de cuols*.

Premier fait à souligner: la structure de la séquence «préposition + substantif», caractérisée par l'absence de tout intermédiaire entre les deux éléments dont elle est faite. Les grammairiens ont parfois signalé que l'effacement de l'article défini est chose fréquente quand entre en jeu un opérateur prépositionnel, le fait semblant se vérifier en occitan encore plus qu'en français. Ainsi nous lisons sous la plume d'Alibert:

Dins les grops preposicionals *preposicion + susbantiu*, la supression de l'article es encara mai espadida qu'en francés (Alibert, 1976, 274).

Et l'auteur de citer *a punta d'alba*, *a cuèr*, *abans ora*, *de cap*, *dins òbra*, *dins tèrra*, *en carrièira*, *per òrta*,⁶ etc. À l'évidence, cette ellipse de l'article défini singularise le segment par elle affecté, indice d'un processus de grammaticalisation plus poussé que pour les autres locutions étudiées dans la présente contribution —processus non pas identique bien sûr mais peut-être comparable à celui que l'on constate dans des énoncés relevant de types particuliers d'énonciation, ainsi les formules proverbiales dans lesquelles la perte du déterminant renforce la portée généralisante du propos: *Feda que bèla pèrd un mòrs* «Brebis qui bêle perd une bouchée».

La grammaticalisation que nous venons d'évoquer est allée plus loin, son

6. Soit en traduction «à la pointe du jour, à cuir>le cuir (fr. *ça sent le cuir*, mais occ. *sentís a cuèr*), avant l'heure, la tête la première (mais aussi «vers», comme en gascon), dans oeuvre (lexique spécialisé de l'architecture), dans la terre, dans la rue, à travers champ». Pour diverses valeurs du mot *òrta* v. RAVIER, 1978, carte 236 JARDIN et Jacques BOISGONTIER, *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, vol. II, carte 309 JARDIN, 1984, Paris, Éditions du C.N.R.S.

vecteur et son instrument devenant alors la préposition *de*: celle-ci, rappelons le avec Pierre Bec, «peut servir de marque adverbiale en occitan» (Bec, 1970, 436, n° 19, qui cite *de primas* «d'abord», *de bada(s)* «en vain», *de bon* «pour de bon», *d'escotons* «aux écoutes»), si bien qu'une locution telle que *de cuols* hésite sans aucun doute possible entre une identité nominale (complément prépositionnel à composante nominale) et une identité adverbiale, cette seconde paraissant finalement l'emporter. Mais parler des adverbes nous fait immédiatement entrer dans un débat fameux parmi les grammairiens, notamment ceux de la tradition «guillaumienne», comme B. Pottier qui écrit:

Il semble que l'on ait mis dans les grammaires sous la rubrique «adverbes» tous les mots dont on ne savait que faire. La liste n'en est jamais close, et on n'en donne pas de définition intégrante (Pottier, 1962, 53).⁷

Nous nous garderons d'intervenir plus qu'il ne faut dans cette affaire, retenant simplement que la sorte de «malédiction» grammaticale qui, semble-t-il, vient frapper la classe des adverbes tient vraisemblablement et au moins pour une part au fait qu'elle est le réceptacle d'éléments les plus divers quant aux provenances ou aux modes de formations (mots latins perpétués sous leur nouvelle forme romane, adjectifs et substantifs se mettant à changer de statut, emprunts purs et simples ou produits de la dérivation suffixale). Mais rien n'interdit pour autant de continuer à parler d'adverbe: il suffit tout simplement de poser que celui-ci, en dépit des difficultés que soulève son statut grammatical, appartient à une classe ouverte.

Afin d'être en mesure de poursuivre la réflexion, versons au dossier une pièce dont il ne faut pas mésestimer l'importance. Une observation même rapide montre que les locutions du type de celles qui ici nous occupent, c'est-à-dire *de* + substantif pluriel, ont la capacité de commuter avec d'autres, dont, précisément, le degré d'abstraction et par conséquent de grammaticalisation est nettement plus affirmé: ainsi à *de morres* (littéralement «de museaux», au départ équivalent métaphorico-humoristique de *de caps*) se substitue sans la moindre difficulté *cap avant* «en avant», toutes deux renvoyant effectivement à la manière dont se réalise l'action, en l'occurrence celle de tomber la tête la première (étant en outre rappelé que *cap*, à l'origine signifiant de «tête», est ici complètement délexicalisé, fonctionnant comme un sim-

7. Pottier (1974, 281-282) fait entrer les adverbes dans la catégorie des «substituts», plus exactement la sous-catégorie des «lexies-substituts» (le substitut est défini par Pottier comme un «élément synthétique remplaçant une séquence dans des conditions déterminées»).

ple opérateur grammatical); il en va de même avec *de cuols*, qui peut être remplacé très normalement par *a l'endarrièr*. Quant à la grammaticalisation maximale dans ces sortes des formations, elle est inconstamment atteinte par les synthèmes *dessús, dejós, defòra* et leurs homologues français *dessus, dessous, dehors*. Tout semble se passer comme si, allant de pair avec la grammaticalisation progressive, on assistait ici à un glissement progressif vers la synthétisation, qui est justement la caractéristique d'une fraction importante des adverbiaux, pour laquelle le mouvement a débuté dès l'époque latine (les fameuses formes en *-ment*: cf. Bec, 1970, 77-78, § 6).

Concernant le recours au pluriel dans la séquence *de* + substantif que constitue la locution adverbiale, essayons de voir les choses d'un peu plus près. Indiquons, avant de le faire, que l'on trouve de ces locutions présentant le pluriel du substantif non seulement après *de*, mais aussi après *a* (v. citation de R. Lafont ci-après).

R. Lafont, évoquant le cas des «adverbes-substantifs» (*belcòp* «beaucoup», *fòrça* «très» ou «beaucoup) lesquels, selon ses propres termes, «marquent aussi bien l'incidence sur l'adjectif que l'incidence sur verbe, de toute façon l'incidence sur le continu: *parla fòrça, es fòrça grand, ritz belcòp...*»⁸ (Lafont, 1967, 78), avance à leur sujet le mot de «fossilisation», autre manière d'exprimer ce que nous entendons par délexicalisation-grammaticalisation. L'auteur ajoute:

La fossilisation a atteint naturellement le substantif au cas régime, ou cas zéro, et au degré initial du nombre, le singulier.

Il est d'autant plus curieux de trouver tout au long de l'histoire de la langue le pluriel comme un moyen pratique de fossilisation du substantif dans l'incidence. Dans un certain nombre de syntagmes introduits par une préposition, la représentation du pluriel est légitime: *a bassacadas, a bèlas ondas, a butidas, a redoladas, de genolhons, de pautas*, etc... Il n'en est pas de même dans: *a cavalhons, a cocolons, a fugas, a luchas, a (de) rescodons...*, à plus forte raison dans: *de caps, de culs, d'esquinas, de mors, de nases*,⁹ etc... (Lafont, 1978, 78).

Une première explication vient à l'esprit: considérer l'élément sifflant final des substantifs concernés comme *-s* adverbial, l'assimiler à lui. Procéder ainsi reviendrait à aller chercher l'origine de la marque en question dans ce

8. C.-à-d. «il parle beaucoup, il est très grand, il rit beaucoup».

9. Traductions dans l'ordre du texte: «par secousses, à gros bouillons, par poussées, en roulant, à genoux, à quatre pattes, à cheval, à croupetons, en fuyant, en cachette, la tête la première, sur le cul, sur le dos, sur le museau (i.e. la face contre terre)», ces valeurs étant à la fois celles de *de mors* / *de morres* et de *de nases*.

que Lafont appelle «la généralisation d'un fait étymologique». Il est vrai que dans la langue médiévale, aussi bien en français qu'en occitan, l'élément *-s* a très souvent et très normalement rempli le rôle de morphème adverbial: *sempres*, *poissas*, *oncas* pour l'ancien occitan, *onques* pour l'ancien français. D'aucuns voient dans cet *-s* un continuateur direct de son présumé homologue de certaines formes latines comme *foris*, *foras*. Dans tous les cas, au moins du point de vue strictement formel, on comprend que Lafont, au sujet des locutions dont le substantif comporte cette finale sigmatique, mentionne l'analogie avec la préposition *sens* de l'occitan (et ses variantes *ses*, *sense*, *senes*) et *sans* du français: mais c'est aussitôt pour mettre en doute l'explication par transfert de la marque adverbiale. Citons:

Mais cette interprétation morphologique suscite une double difficulté: elle pose arbitrairement et à posteriori une catégorie de l'adverbe; elle ignore que dans les syntagmes nominaux *-s* est un formant pluriel d'une netteté toujours perceptible (*ibid.*).¹⁰

Sur le plan des principes, cette objection nous semble recevable: il faut donc se résoudre à raisonner du seul point de vue du nombre du substantif locutionné. Toutefois, en ce qui concerne la distinction entre locutions dans lesquelles le «pluriel» irait de soi quant au sens et celles dans lesquelles il n'aurait pas de justifications sémantiques (v. avant-dernière citation de Lafont: différence faite par l'auteur entre par exemple *de genolhons* et *de cuols*), on objectera que dans *de cuols* le référent réel est celui de la paire de fesses et non du postérieur comme unité anatomique, si bien que le cas est le même que celui de *de genolhons* «à genoux». Une confirmation de ce fait est apportée par *de patèrnas*, de même valeur sémantique que *de cuols* mais dont le sens littéral est «de fesses». ¹¹ De la même façon, au point 12.05 de l'ALLOc (Mayran, Aveyron), l'informateur pour le même signifié a répondu par *tot esquinas* [tutes'kinos], c'est-à-dire et en rendu littéral «tout épaules» (i.e. «des deux épaules»): l'absence de la préposition ne met nullement en cause le caractère adverbial de la locution, renforcé au demeurant par la présence de

10. Certains dictionnaires étymologiques continuent à tenir pour la thèse de *-s* adverbial: cf. DAUZAT, DUBOIS, MITTERAND, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, 1964, Paris, Larousse, s.v. *sans*. Quant à la netteté de *-s* morphème de pluriel, il faut rappeler que celui-ci est rétabli en cas de liaison avec un mot à initiale vocalique dans les zones d'ébranlement du consonantisme final.

11. Pour le vocable *patèrna(s)* cf. RAVIER (1993), liste *Les fesses* de la carte 1187 CUL. V. également MISTRAL, *Lou Tresor dóu Felibrige*, s. v. *Patello*.

tot, fonctionnant ici comme adverbe d'adverbe. Au vu de ces faits, il est logique d'imaginer que ce qui a été transféré à des locutions comme *de nases*, *de caps*, *de morres*, *de cuols*, etc., c'est d'abord et comme tel le sentiment d'une «gémellité» anatomique, évident pour les fesses, les épaules, etc.: l'analogie aurait donc une source à la fois culturelle et représentationnelle, elle serait partie prenante dans un processus faisant se télescoper le linguistique et l'extra-linguistique par l'entremise d'un système de nombrement recourant inconsciemment ou spontanément au duel.

Dans la suite de son texte Lafont introduit une nouvelle distinction:

Nous croyons voir là (i.e. dans la dichotomie singulier/plurier des locutions concernées) une interprétation fine par la conscience linguistique, de la structure binaire du nominal. Le substantif en incidence sur verbe, exprimant une *modalité de l'action elle-même*, est attiré normalement vers une représentation du continu. On oppose bien en discours, *tombar sul nas* où la modalité est une localisation de l'action, donc extérieure à elle conceptuellement (fr.: «tomber sur son nez»), et *tombar de nases* qui est «tomber d'une certaine façon», une équivalent en somme de la modalité adjectivale du lat. *pronus* (*ibid.*).

Cette analyse —dont on ne niera en rien ni la finesse ni l'acuité —ne nous paraît cependant pas acceptable en totalité, pour deux sortes de raisons, touchant d'une part les tendances de la systématique grammaticale, découlant d'autre part de la résistance que sont parfois à même d'opposer à cette même systématique les faits géolinguistiques et les comportements langagiers effectifs. En premier lieu, il n'est pas exclu qu'en latin *pronus* ait déjà rempli le rôle d'un adverbial, comme semblerait le suggérer ce fragment d'un vers de Virgile, *pronus volvitur in caput* «il roule la tête en avant»,¹² énoncé dans lequel *pronus*, même s'il s'applique par incidence directe au patient de l'action, a tout l'air d'exprimer une modalité («en avant») autant que décrire l'attitude physiquement prise par celui à qui survient la mésaventure évoquée par le poète. La situation est comparable à celle que nous signalions plus haut pour l'occitan à propos de commutations comme *de cuols / a l'endarrièr*. En second lieu, l'examen des configurations aréologiques nous a fait voir plus haut que dans une partie du domaine *sul cuol* correspond de manière évidente sinon irréfutable à *de cuols*: la preuve de cette synonymie est apportée par le découpage dialectal lui-même, d'autant plus significatif qu'en plusieurs points les types *de cuols* et *sul cuol* sont en disponibilité de même rang (v. les écritures

12. *Énéide*, 1, 115-116 (la phrase complète est: *excutitur pronusque magister / volvitur in caput* «le pilote est arraché et roulé la tête en avant»).

des points 31.11, 47.20, 47.22, 81.20, 81.22, 81.34, etc.) Bien mieux, il est arrivé ici et là que *sul cuol* soit donné par les témoins en première instance et qu'il ait fallu recourir à la procédure de suggestion par l'enquêteur pour obtenir *de cuols* (v. données des points 47.12, 47.14, etc.), la suggestion en question n'entraînant pas la moindre réaction de refus chez l'informateur:¹³ ce qui montre bien que sont sur le même plan pour le sujet parlant la réponse initiale et la donnée par lui prise en compte à l'instigation de l'investigateur. Par conséquent et à l'inverse de ce que professe Lafont, la disjonction entre le type *de cuols* et le type *sul cuol* n'est pas constante, le second pouvant directement pallier l'absence ou la non-existence du premier.¹⁴

Les données d'une autre carte de l'ALLOc déjà citée (IL EST TOMBÉ SUR LA TÊTE) vont dans le sens de ce qui vient d'être dit, montrant que le type *sul cap* peut dominer de manière massive, ne laissant à *de caps* ou à *de morres* que quatre ou cinq localités: la question a pourtant été posée de la même façon s'agissant de la collecte de la donnée relative à une chute sur la tête et de celle concernant l'atterrissage sur son postérieur. Dans ce cas, la distinction entre «manière» et «localisation» n'a pas, à l'évidence, pesé lourd dans la conscience des sujets parlants. Néanmoins les données de Nauton, 1961, carte n° 1246 TOMBER SUR LA TÊTE traduisent un accrochage relativement fort de *de caps*.

Nous ferons aussi état d'une donnée isolée: au point 12.23 de l'ALLOc (Lacassagne, Aveyron) a été consignée la réponse *del cuol*, littéralement «du cul», pour le signifié «sur le cul» (même chose pour «sur la tête»: *del cap*, litt. «de la tête», à côté il est vrai de *sul cap*). Le spatial paraît ici subir une occultation au profit d'une sorte de causal-instrumental («il tombe du cul» > «il tombe par le cul». Cf. à titre de comparaison *sentís dels pès* «il sent des pieds»).

Et que dire de *pel cuol*?

L'opérateur prépositionnel *per* est marqué par une polyvalence tenant à son origine même. Continuant à la fois *per* et *pro* du latin, on lui voit jouer le rôle d'agent de renforcement sémantique de formes verbales (*performir* «fournir en totalité», *perpensar* «réfléchir, méditer»), mais aussi de localisateur spatial ou temporel (*passi per Tolosa* «je passe par Toulouse», *per Nadal* «à la Noël», *per curbisons* «au moment des semailles»,¹⁵ sans oublier son aptitude à con-

13. Pour ces procédures d'enquête et notamment l'utilisation de la suggestion v. RAVIER, 1965 et SÉGUY, 1985 (1966), Avant-propos.

14. Pour *de cuols* et autres a pu aussi très bien jouer la valeur expressive que le pluriel endosse de temps à autre.

15. Au sujet de *per curbisons* v. RAVIER, 1986, carte 666 LE TEMPS DES SEMAILLES.

tribuer à l'expression de relations aussi diverses que «moyen, but, échange, agent, etc.»: *l'ai fach per rire* «je l'ai fait par moquerie», *aquela còca es pel dròlle* «ce gâteau est pour l'enfant», *l'ai laissat per cent francs* «je l'ai laissé pour cent francs», *aquò foguèt fait pel vesin* «cela fut fait per le voisin».

Concernant plus spécialement la référence à un espace tangible, il est difficile de nier que celle-ci demeure présente dans *pel cuol*, *pel nas*, *per las dents*. Il faut toutefois nuancer. S'il est indéniable qu'un énoncé comme *soi passat per Tolosa* fait référence à un vrai déplacement ou voyage (même valeur forte que le *durch* de l'allemand dans *er geht durch den Saal* «il traverse la salle» ou bien *durch die Luft fliegen* «fendre l'air»), qu'en est-il vraiment de nos locutions? Sur ce point R. Lafont, invoquant une sorte de dégradation s'exerçant dans la sphère du sémantique, tire les conclusions que voici quant au pouvoir de l'opérateur propositionnel:

per n'est plus qu'un outil d'incidence à contenu spatial, comme *a*, substitut en affaiblissement sémantique de *dins*, *sobre*: *a lo diable pel còs*; *es tombat per sòl*; *me bailèt un còp de ponh pel nas*, etc. ... Le même affaiblissement atteint le préfixe: *percórrer*, *pertusar*, *perlongar*... (Lafont, 1967, 330).¹⁶

D'autres faits confirment cet «affaiblissement», dont, soulignons-le en passant, il est légitime d'affirmer qu'il constitue encore une fois l'amorce d'une grammaticalisation.

La tendance à l'atténuation est par exemple très perceptible dans un énoncé tel que *es partit viure per Tolosa*, littéralement «il est parti vivre par Toulouse», une marge d'indétermination étant ici manifeste («celui dont on parle est bien parti à Toulouse, mais on ne sait pas trop ce qu'il y fait, où il réside exactement»). L'un des idiomes de l'occitan, le gascon, dispose d'un moyen spécifique d'opérer à cet égard une distinction intéressante: celui-ci oppose en effet, et de façon on ne peut plus nette, *que partiscóc entà Tolosa* «il partit à Toulouse» à *que demora per Tolosa* littéralement «il demeure par Toulouse» > «il vit quelque part à Toulouse»: dans le premier cas il s'agit de l'affirmation d'un fait (départ datable, repérable, pour une destination, une raison et un objectif parfaitement définis: «il s'est rendu à Toulouse», «Toulouse a été effectivement le but de son déplacement»); dans le second cas, l'énoncé comporte précisément cette part d'incertitude, d'indétermination dont nous avons déjà parlé à propos de *es partit viure per Tolosa*... En d'autres termes,

16. Traduction des exemples: «il a le diable au corps, il est tombé à terre, il m'a donné un coup de poing sur le nez, parcourir, percer, prolonger».

l'opposition gasconne entre *entà* et *per* joue à un niveau très profond, l'un ne commute pas avec l'autre, le premier, à la différence du second, excluant précisément l'incertitude, l'indétermination: passer de *entà* à *per* revient à quitter l'ordre de l'assertorique pour entrer dans celui du problématique.¹⁷

De la même façon, l'énoncé *es passat per Tolosa* (comme son exact homologue français *il est passé par Toulouse*) veut dire bien sûr que l'on a vraiment traversé Toulouse, que l'on a suivi ses rues et ses boulevards afin de continuer son itinéraire, mais peut aussi signifier dans certaines situations de discours que le contact que l'on a eu avec la capitale du Languedoc a été marginal, épisodique, son théâtre ayant été la gare, une halte d'autobus ou un boulevard extérieur parcouru à 110 km heure.

On sait également que *a reçauput un còp per la figura* admet très naturellement une traduction «il a reçu un coup à travers la figure»: en ce cas ni le *per* de l'occitan ni le *à travers* du français n'impliquent en aucune façon une quelconque notion de «trajet à travers quelque chose». Encore une manifestation de cet affaiblissement qui a retenu notre attention dans le développement qui précède.

Les données que nous venons d'alléguer ne nous paraissent cependant pas autoriser une conclusion aussi nette que celle qu'il est permis de mettre en avant pour *de cuols*: avec *per*, le processus de transfert en direction de la classe des adverbes est moins évident, bloqué plus tôt, de telle façon que dans les locutions nominales qui mettent en oeuvre l'opérateur en question, la présence du substantif en tant que tel reste sensible, tout comme demeurent concrètement perceptibles (en dépit des atténuations que nous avons signalées) les représentations spatiales.

Il nous reste à évoquer une chose que les enquêtes de terrain ont fait apparaître à plusieurs reprises et que consigne notre carte. On constate par ex. qu'au point 11.20 (Sonnac-sur-l'Hers, Ariège), en lieu et place d'une réponse mettant en oeuvre *de cuols* ou *sul cuol*, le T. a directement fourni la forme verbale (dénomminative) *s'es acuolat*, littéralement «il s'est acculé» > «il est tombé sur le cul»; à 81.05 (Gaillac, Tarn), le T., après avoir usé des locutions habituelles, a fait bonne mesure en ajoutant spontanément le même dénomminatif *s'es acuolat* (cf. aussi données de quelques autres points). Ces formations verbales sont donc relativement bien présentes en langue: cumulant

17. L'opposition *entà* / *per* se recoupe plus ou moins avec celle de *a* / *per* du reste de l'occitan. Noter aussi que *entà* comporte *a*: ce dernier est en quelque sorte potentialisé par l'élément *ent-* qui le précède (*entà* < INTUS AD).

dans un seul monème l'expression du procès lui-même, de son déroulement et de son aboutissement, concentrant verbal et «complément», ressortissant aussi au modal, elles représentent autant de cas typiques de cette sorte d'emploi absolu qu'affectionne l'occitan (cf. *a cabussat* «il est tombé sur la tête» < *cap*, *s'es espatarnat* «il est tombé de tout son long», probablement produit d'un croisement entre *s'espatarrar* et *patèrna* «fesse, hanche». V. Ravier, 1993, carte 1187 CUL, liste **Les fesses**).

Une conclusion paraît s'imposer au terme de cette contribution. L'étude des compléments prépositionnels de l'occitan et de leurs substituts permet d'appréhender quelques-uns des processus par lesquels la systématique cherche ses chemins à l'intérieur de notre conscience de sujets parlants: on a le sentiment que pour les groupes qu'introduisent *de* et *per* —et d'abord avec *de* qu'avec *per*— l'entrée dans le statut adverbial est beaucoup plus marquée que pour les groupes recourant aux autres opérateurs prépositionnels ici étudiés. Dans la modeste affaire qui a retenu notre attention, nous voyons qu'au bout du compte les choses s'organisent en fonction d'une échelle de grammaticalité dont les pieds plongent dans le terreau des mots, des comportements, des attitudes et dont les échelons supérieurs frôlent parfois les couches denses de l'abstraction. Mais y aurait-il langage s'il n'en était pas ainsi?

XAVIER RAVIER
Université de Toulouse II

BIBLIOGRAPHIE

- ALIBERT, Loïs (1976), *Gramatica occitana segon los parlars lengadocians*, Centre d'Estudis occitans, Montpellier (première édition: Toulouse, 1935).
- BEC, Pierre (1970), *Manuel pratique de philologie romane*, tome I, Paris, A & J. Picard.
- BEC, Pierre (1971), *Manuel pratique de philologie romane*, tome II, même lieu d'édition et même éditeur que le précédent.
- BEC, Pierre (1973), *Manuel pratique d'occitan moderne*, Paris, Picard.
- BEC, Pierre (1986), *La langue occitane*, Paris, P.U.F. (5^e éd.).
- DUBOIS, Jean et DUBOIS-CHARLIER, Françoise (1970), *Éléments de linguistique française: syntaxe*, coll. «Langue et Langage», Paris, Larousse.
- LAFONT, Robert (1967), *La phrase occitane. Essai d'analyse systématique*, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Montpellier, XXVII, Paris, Presses universitaires de France.

- NAUTON, Pierre (1961), *Atlas linguistique et ethnographique du Massif Central*, vol. III, Paris, CNRS.
- POTTIER, Bernard (1962), *Systématique des éléments de relation*, Paris, Klincksieck.
- POTTIER, Bernard (1974), *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- RAVIER, Xavier (1965), *Le traitement des données négatives dans l'Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*, RLiR, 29, 262-274.
- RAVIER, Xavier (1978), *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, vol. 1, Paris, Éditions du CNRS.
- RAVIER, Xavier (1986), *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, vol. 3, Paris, Éditions du CNRS.
- RAVIER, Xavier (1991), «Okzitanisch: Areallinguistik / Les aires linguistique (de l'occitan)», in *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. V, 2, 80-105, Tübingen, Niemeyer.
- RAVIER, Xavier (1993), *Atlas linguistique et ethnographique du Languedoc occidental*, vol. 4, Paris, CNRS-Éditions.
- SÉGUY, Jean (1985), *Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*, vol. IV (Deuxième édition), Paris, Éditions du CNRS (Première édition: 1966).

